

LES BOUZILLONNADES

MANIFESTE POUR UN RÉARMEMENT
DÉMOGRAPHIQUE ET MORAL DE LA RURALITÉ

Élodie COTIN
Lune DI TULLIO
Lou MARY
Victorine PLOIX
Sébastien WEBER



2024

DA4P



contact@da4p.org

Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C^{ie} du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

LES BOUZILLONNADES

Sommaire

BONBONS ET AUTRES ENFANTILLAGES

ACTE I

Scène 1 : Les bonbons	9
Scène 2 : Fête à Bouzy	10
Scène 3 : La classe des garçons	12
Scène 4 : La tour Brisset	13
Scène 5 : L'arrière-grand-père	15

BOUZY-CRAONNE

ACTE I

Scène 1	19
---------------	----

PANNE

ACTE I

Scène 1	25
---------------	----

SÉRÉNADE MONGOLE

ACTE I

Scène 1	35
Scène 2	43
Scène 3	45

BONBONS
ET AUTRES ENFANTILLAGES

PERSONNAGES

DES ENFANTS

SCÈNE 1

Les bonbons

ENFANT 1. – Le grand-père, il avait une confiserie.

ENFANT 2. – Oh ! Il y avait de tout !

ENFANT 1. – Oui c'est vrai.

ENFANT 2. – On pouvait lui demander des choses...

ENFANT 1. – Et il les trouvait.

ENFANT 2. – Des p'tits légumes par exemple.

ENFANT 1. – Il allait les chercher à Épernay.

ENFANT 2. – Mais surtout, il avait des bonbons.

Les deux se regardent, hypnotisé-e-s.

ENFANTS 1 & 2. – Bonbons, bonbons !

ENFANT 2. – Des bonbons au coquelicot.

ENFANT 1. – Des bonbons à la violette.

ENFANT 2. – Les carrés à la réglisse.

ENFANT 1. – Nous on criait : « On va aller chez l'grand-père ! »

ENFANT 2. – Je revois les gros bocaux.

ENFANT 1. – Moi aussi !

ENFANT 2. – Il disait : (*– en roulant les « r » –*) « Eh gamine, prends un bonbon... »

ENFANT 1. – On plongeait la main dedans.

ENFANT 2. – Tu en attrapais un...

ENFANT 1. – Ou deux.

ENFANT 2. – Et là...

ENFANTS 1 & 2, *fermant les yeux*. – C'était le bout du monde.

SCÈNE 2

Fête à Bouzy

ENFANT 1. – Autrefois, comme y avait pas d'voitures...

ENFANT 2. – Ben, on s'déplaçait pas.

ENFANT 1. – Alors, le dimanche, les habitants animaient le village.

ENFANT 2. – Monsieur Noyon avait monté une troupe de théâtre.

ENFANT 1. – Entre les actes, des gens chantaient.

ENFANT 2. – Et il y en avait toujours un pour faire le comique troupier.

ENFANT 1. – Comment tu dis ?

ENFANT 2. – Le comique troupier. Il mettait un costume de soldat et il amusait le public en leur racontant des histoires ou en chantant. Par exemple, cette chanson :

♪ J'ai la rate qui s'dilate,
♪ J'ai le foie qu'est pas droit...

ENFANT 1. – Oui, oui, j'ai compris. Moins fort, on va se faire remarquer.

ENFANT 2. – Ça faisait une bande de copains.

ENFANT 1. – Qui se retrouvaient deux fois par semaine pour répéter.

ENFANT 2. – Après, les gens ont pu s'acheter une voiture.

ENFANT 1. – Ils ont pu aller en ville .

ENFANT 2. – Et tout ça s'est éteint.

ENFANT 1. – Ce qui a duré, c'est la Saint-Vincent.

ENFANT 2. – Ça, je pense que ça va durer éternellement :

♪ Plantons la vigne
♪ La voilà la jolie vigne...

ENFANT 1. – Tais-toi.

ENFANT 2. – T'es pas festif, toi.

SCÈNE 3

La classe des garçons

ENFANT 1. – À l'époque, il y avait une classe de garçons.

ENFANT 2. – Des petits de 5-6 ans et une dizaine de grands de 10 à 14 ans.

ENFANT 1. – Ingérables.

ENFANT 2. – Complètement ingérables !

ENFANT 1. – Ils ne savaient pas lire.

ENFANT 2. – N'en n'avaient rien à faire de l'école.

ENFANT 1. – Et ils faisaient le bazar.

ENFANT 2. – Même quand l'inspecteur venait, c'était n'importe quoi.

ENFANT 1. – Une fois, quand il est arrivé, il y avait une bataille de boules de neige...

ENFANT 2. – Dans la classe !

ENFANT 1. – Une fois, une nouvelle institutrice arrivait en février. C'était la septième depuis septembre !

ENFANT 2. – Le premier jour, elle a regardé les élèves un long moment et les a prévenus...

ENFANT 1. – « Je suis ici pour vous faire travailler et on ne parlera que de travail. Maintenant, on commence. »

ENFANT 2. – Un élève a répondu : « Bon ben avec toi, on a compris qu'on f'ra pas l'bazar. »

ENFANT 1. – Il paraît que c'était quand même difficile.

ENFANT 2. – C'était plus fort qu'eux.

ENFANT 1. – L'institutrice était malheureuse, mais malheureuse !

ENFANT 2. – Un jour, on l'a nommée chez les filles.

ENFANT 1. – Et elle a retrouvé la sérénité.

ENFANT 2. – Pourquoi ?

ENFANT 1. – Elles étaient travailleuses.

ENFANT 2. – Ouais, et alors ?

ENFANT 1. – Y avait qu'à les regarder, elles ne bougeaient pas.

ENFANT 2. – Tu parles, toutes des froussardes !

SCÈNE 4

La tour Brisset

ENFANT 1. – Il était une fois l'histoire d'un monsieur pas content.

ENFANT 2. – Pourquoi ?

ENFANT 3. – Pourquoi ?

ENFANT 1. – Il avait fait construire une tour.

ENFANT 2. – Ah oui ! La tour Brisset !

ENFANT 3. – Ah oui !.

ENFANT 1. – Ça ressemblait à un donjon.

ENFANT 2. – C'était tout en haut de la montagne.

ENFANT 3. – Tout en haut !

ENFANT 1. – Entre Louvois et Bouzy.

ENFANT 2. – Dans la forêt.

Enfant 3 fait le loup.

ENFANT 1. – Le monsieur qui habitait ce domaine n'était pas content...

ENFANT 2. – Mais dis pourquoi.

ENFANT 3. – Pourquoi ?

ENFANT 1. – Il n'était pas content après la poste.

ENFANT 2. – Après la Poste ?

ENFANT 3. – Hein ?

ENFANT 1. – Ben oui, le facteur devait monter la côte avec son vélo.

ENFANT 2. – Ah ! Et il ne passait pas tous les jours. C'était trop difficile, j'le comprends.

ENFANT 3. – Ben oui.

ENFANT 1. – Alors, le monsieur qui habitait ce domaine, vous savez c’qu’il a fait ?

ENFANT 2. – Il a fait construire un téléphérique.

Enfant 3 rit.

ENFANT 1. – Mais non, c’était à la fin du XIX^e siècle ! Il s’est abonné à un journal !

ENFANT 2. – Ah ! Et donc, tous les jours, le facteur était obligé de lui apporter son courrier.

ENFANTS 2 & 3. – Le pauvre !

ENFANT 1. – Quand vous vous promènerez par là-bas, ayez une petite pensée pour ce pauvre facteur !

SCÈNE 5

L’arrière-grand-père

ENFANT 1. – Il habitait où déjà, l’arrière-grand-père ?

ENFANT 2. – À Saint-Agnan.

ENFANT 3. – C’est où déjà ?

ENFANT 1. – C’est dans l’Aisne, à côté de Dormans.

ENFANT 2. – Il avait un petit accent, l’arrière-grand-père.

ENFANT 3. – J’me souviens.

ENFANT 1. – Il roulait les « r », comme ça.

Ils essaient de l'imiter.

ENFANT 2. – Comme ça.

ENFANT 3. – Comme ça.

ENFANT 1. – Il travaillait à Bouzy.

ENFANT 2. – Il venait chaque hiver pour chercher du travail dans les vignes.

ENFANT 3. – C'était un courageux, l'arrière-grand-père.

ENFANT 1. – Il enlevait les piquets.

ENFANT 2. – Il bêchait.

ENFANT 3. – Ça fait une trotte, Dormans-Bouzy !

ENFANT 1. – Oui, ça fait une trotte, Dormans-Bouzy !

ENFANT 2. – En roulant normalement, tu fais ça en quarante-cinq minutes.

ENFANT 3. – C'est ça.

ENFANT 1. – En roulant normalement, tu parles...

ENFANT 2. – Il avait pas de voiture.

ENFANT 3. – À l'époque, pas de moyen de locomotion.

ENFANT 1. – Non, il faisait le trajet à pieds !

ENFANT 2. – Après, il s'est installé à Bouzy.

ENFANT 3. – Où il fut heureux.

BOUZY-CRAONNE

PERSONNAGES

LE MORT
LA MORTE

SCÈNE 1

LE MORT, LA MORTE.

LE MORT. –

♪ Adieu la vie, adieu l'amour

♪ Adieu...

Ah, pas moyen de me rappeler la suite...

♪ Adieu toutes...

Tss... Ah...

LA MORTE, *entrant*. –

♪ Adieu toutes les femmes...

LE MORT. – Ah, oui, c'est ça, c'est ça !

♪ Adieu toutes les femmes

♪ C'en est fini et pour toujours

♪ De cette guerre infâme.

Merci, madame, merci, merci beaucoup. C'est bien aimable à vous.

La mémoire... À qui ai-je l'honneur ?

LA MORTE. – Tu ne me reconnais pas ?

LE MORT. – Non, je suis navré. Depuis que je suis mort, (*– montrant sa tête –*) tout part en sucette et en fumée, là-dedans.

LA MORTE. – Bouzy. Bouzy dans la Marne, 1915. Un peu après que les Chleuhs ont commencé d'utiliser du gaz dans les

tranchées, le déclenchement de la bataille d'Ypres, le lancement du Zeppelin. Tu étais au repos avec ton régiment. Vous cantonniez dans la grange chez les Brice, juste à côté de l'église. Plus haut, il y avait le village noir, avec les tirailleurs. Ça remonte ? Tu avais ton petit calot sur la tête, ton air malin et ton accent du Midi. Vous jouiez aux cartes dans la cour, les premiers beaux jours du printemps, vous profitiez. Tu faisais un peu le fiérot, tu avais de belles moustaches. Ça te revient ? Je m'en souviens, moi. Je suis morte aussi, mais je m'en souviens bien. Tu m'as vue traverser la cour, je revenais d'être allée porter des liqueurs aux officiers, je retournais à l'épicerie de mes parents. Tu m'as vue, tu m'as sifflée. « Hé ho, la poulette ! » Tu t'es mis à faire le zouave et moi, à rigoler. Pas trop fute-fute, la poulette. J'ai filé en gloussant les joues toutes rouges. Et puis le soir, ou le lendemain soir, ça s'est mis à canarder. Alors on est tous descendus à l'abri dans la cave chez les Martin. Vous y étiez aussi. Et quand mon père s'est mis à ronfler, qui c'est qui est venu me conter fleurette à voix basse dans le noir ? Non, ça, vraiment pas fute-fute : « Ma chambre ? Elle est au premier étage... Mes parents ? Ils se couchent tôt... » Ça a duré combien de temps ? Deux jours ? Trois jours ? Après vous êtes repartis.

LE MORT. – Oui, je me souviens. La petite épicière aux joues roses. Je suis mort un peu après. Je ne sais plus trop où. Vers Craonne. Un obus. Coupé par le travers en deux. Pas eu le temps de souffrir.

♪ Adieu, la vie, adieu l'amour...

LA MORTE. – Oui, oui, on la connaît, la chanson.

♪ Adieu, toutes les femmes...

Toi, tu es parti ni vu ni connu et puis tu es mort, en me laissant un calot, trois poils de moustache sur l'oreiller, le souvenir de ton bel accent du Midi et puis...

La morte montre son ventre.

LE MORT. – Non ?

LA MORTE. – Eh oui.

LE MORT. – Je suis papa, alors ?

LA MORTE. – Papa, papa ! C'est vite dit.

LE MORT. – Ah, si j'avais su !

LA MORTE. – Tu serais mort quand même. En attendant, moi, trois mois plus tard, toujours rien. Je suis allée voir la sage-femme, la mère Dauvergne, un soir en secret. Elle revenait d'être allée accoucher la femme d'un marinier. Je me tenais là, dans l'encoignure de la porte. Elle devait avoir l'habitude. Ça lui a pris deux secondes, un coup d'œil, un soupir. Et j'ai pleuré ! Et j'ai pleuré ! Mon dieu, ce que j'ai pu pleurer.

LE MORT. – Oh... Papa...

LA MORTE. – Papa, tu parles.

LE MORT. – Un fils ?

LA MORTE. – Tout juste.

LE MORT. – Oh... Un fils...

LA MORTE. – Oui, eh bien, ton fils, il fallait lui trouver un père, figure-toi. Un adjudant, un adjudant en retraite. L'adjudant

Gibeau. La seule chose qu'il avait pour lui, c'est qu'il était fâché avec le calcul mental, les neuf, les six, ça se mélangeait dans sa tête. Ça m'arrangeait bien, tu penses. Pour le reste... Le petit, il l'a envoyé aux enfants de troupe. Quelle misère ! Ça me fendait le cœur de le voir comme ça, le gamin. Pauvre gosse. Mais ça lui a réussi. Ça l'a tellement révolté, qu'il s'est mis à écrire des livres.

LE MORT. – Non ? Mon fils, des livres ?

LA MORTE. – Arrête, avec tes « Mon fils ». Oui, des livres. Et même qu'on en a fait des films, de ses livres. *Allons z'enfants* de Yves Gibeau. Un grand auteur, un grand bouquin, un sacré film.

LE MORT. – Oh, dis donc... Mon fils...

LA MORTE. – Enfin, bref, tout ça pour te dire que « ton » fils, comme tu dis, il vient de mourir à son tour, bien vieux, je te rassure. Alors, si tu vois arriver quelqu'un qui commence à te poser des questions sur la guerre, il y a des chances que ce soit lui. Tu serais avisé de le reconnaître. Cette fois-ci.

Elle sort.

LE MORT. – Ah oui... Mon fils... Oui, oui... Merci, madame. Merci. Mon fils...

♪ Adieu la vie, adieu l'amour

♪ Adieu...

C'est quoi déjà ?

♪ Adieu toutes...

Ah !

PANNE

PERSONNAGES

LOUIS XIV, *roi*

M^{ME} DE MAINTENON, *épouse secrète du roi*

BERTILLE, *domestique*

SCÈNE 1

Louis XIV et M^{me} de Maintenon dans un lit.

LOUIS XIV, excédé, s'écartant de M^{me} de Maintenon. – Ah, par tous les saints du paradis !

M^{ME} DE MAINTENON. – Louis, Louis, ne jurez point.

LOUIS XIV. – Rien ! Rien ! Rien ! C'est comme s'il n'y avait plus rien au bout de mon ventre. Rien !

M^{ME} DE MAINTENON. – Mais si, mais si, votre altesse. Et puis enfin, cela n'est pas si grave...

LOUIS XIV. – Cela n'est pas si grave ? Moi, le roi de France, atteint d'une honteuse mollesse ?

M^{ME} DE MAINTENON. – Cela vous passera... Cela arrive à tout le monde...

LOUIS XIV. – Ah, cela arrive et cela passera, comme tout le monde ? Moi, que l'on compare au soleil, moi, que l'on peint sous les traits d'Apollon, moi, comme tout le monde, moi, comme n'importe qui ?

M^{ME} DE MAINTENON. – Je vous en conjure, Louis, ne vous mettez pas martel en tête.

LOUIS XIV. – Je voudrais bien en effet l'avoir ailleurs qu'en tête, ce martel.

M^{ME} DE MAINTENON. – Mais vous l'aurez, vous l'aurez...

LOUIS XIV. – Je l'aurai ? Et quand ? Trois semaines que cela dure ! Trois semaines !

M^{ME} DE MAINTENON. – Je sais, Louis, je sais, c'est long, c'est dur, mais...

LOUIS XIV. – Et tenez, en voilà encore !

M^{ME} DE MAINTENON. – Comment ? Quoi ?

LOUIS XIV. – Ces mots, là ! Ces mots !

M^{ME} DE MAINTENON. – Ces mots ?

LOUIS XIV. – Oui, ces mots. Ce mots disent tout mon désarroi.

M^{ME} DE MAINTENON. – Ces mots ? Quels mots ? Ah oui ! Ah, hélas...

LOUIS XIV. – Et des « Dur », et des « long » ! Ah, si seulement !

M^{ME} DE MAINTENON. – Je vous demande pardon, Louis, je suis vraiment navrée. Cela m'est venu sans y penser. Je ne sais ce qui m'est passé par la tête.

LOUIS XIV. – Je ne le sais que trop bien, moi, ce qui vous est passé par la tête. Il vous est passé par la tête que depuis trois semaines, votre roi, le roi soleil, Louis quatorzième du nom, a l'aiguillette plus nouée que celle d'un eunuque, qu'il est infichu

de vous honorer et que le bruit de sa faiblesse commence de se répandre à la cour.

M^{ME} DE MAINTENON. – Allons, allons, Louis, reprenez vos esprits. Demain, demain, Fagon vous purgera.

LOUIS XIV. – Ah, la peste ! La peste de Fagon ! La peste de Fagon et de ses purges ! Six fois, huit fois, dix fois le mois, il me purge. Je passe plus de temps à la chaise que sur le trône, plus d'heures à l'écouter gloser sur l'âcreté, le piquant ou le bouillant de mes selles qu'à conduire les affaires du pays.

M^{ME} DE MAINTENON. – Il vous soigne, altesse. Il vous soigne. Vous êtes sujet à toutes sortes d'affections, à la goutte, à l'anthrax, aux rhumes, aux insomnies, aux vapeurs et aux indigestions, ainsi qu'aux étourdissements. Sans parler de cette fistule dont il a opéré votre majesté en véritable artiste.

LOUIS XIV. – Et l'on me visitera bientôt le derrière comme on se rend en pèlerinage à la chapelle Sixtine.

M^{ME} DE MAINTENON. – Fagon est le plus savant de tous, il vous a sauvé des griffes ignorantes de d'Aquin...

LOUIS XIV. – Oui, oui, d'Aquin, oui, oui. Mais je finis par le regretter.

M^{ME} DE MAINTENON. – Non !

LOUIS XIV. – Si !

M^{ME} DE MAINTENON. – Il vous a saigné sept cent trente-deux fois.

LOUIS XIV. – Bah !

M^{ME} DE MAINTENON. – Arraché toutes les dents.

LOUIS XIV. – Ma foi, elles ne me font plus guère souffrir.

M^{ME} DE MAINTENON. – Manqué de vous tuer à douze reprises.

LOUIS XIV. – Je suis toujours en vie. Non, non, allez, allez, d'Aquin était une crapule, c'est entendu, mais Fagon ne vaut pas mieux, je le crains fort.

M^{ME} DE MAINTENON. – Mon roi, votre majesté, Louis, apaisez-vous. Combien de fois m'avez-vous dit que je sais bien aimer et qu'il vous est agréable de l'être de moi ? Laissez-moi vous aimer. Je vous aime et mon amour me dit que cela n'est rien qu'un embarras passager dont le souvenir vous fera bientôt sourire.

LOUIS XIV. – Oui...

M^{ME} DE MAINTENON. – Dormez. Accordez à votre corps le repos qui lui est nécessaire. Suivez les prescriptions de votre archiatre, Fagon, elles vous rendront sous peu toute votre vigueur et croyez, monsieur mon amour, que j'en serai la première heureuse. Dormez. Dormons. Dormons tous deux.

LOUIS XIV. – Vous avez raison. N'empêche...

M^{ME} DE MAINTENON. – Chut.

LOUIS XIV. – N'empêche...

M^{ME} DE MAINTENON. – Ne pensez plus. Dormez.

LOUIS XIV. – Hmm hmm. Oui, oui, je dors, je dors, ma mie. Bonne nuit, ma chère Françoise, bonne nuit. (*M^{me} de*

Maintenon s'endort.) N'empêche... N'empêche que je les regrette, moi, mes petits vins de Bouzy. Ah, mes chers petits vins de Bouzy... Pourquoi ce triste coprophile me les a-t-il interdits pour m'imposer à leur place sa misérable piquette de Bourgogne? Pouah! Ah, mes chers petits Bouzy! Que ne donnerais-je pour un flacon de ce nectar? D'autant que quand je m'y adonnais, au moins je... *(Il soulève le drap et contemple dépit sa virilité amorphe. Saisi d'une subite idée.)* Mais... Mais... Mais... Par saint Vincent! Mais oui, mais voilà! C'est cela! C'est bien cela! *(Appelant à voix basse.)* Bertille! Bertille! Bertille!

Bertille paraît.

BERTILLE. – Votre majesté?

LOUIS XIV. – Cours! Cours!

BERTILLE. – Courir? J'y cours, votre majesté. Mais où donc, votre majesté?

LOUIS XIV. – Mais à la cave, sotte que tu es! L'inventaire disait hier encore qu'elle regorge de vin champenois. Cours! Cours me chercher sans délai un flacon de fine fleur de Bouzy. De fine fleur de Bouzy et rien d'autre. Tu as compris? Allez, allez!

BERTILLE. – De fine fleur de Bouzy? Tout de suite, votre majesté.

LOUIS XIV. – Ah, et si tu croises Fagon, l'air inspiré, ses lorgnons sur le nez, humant les vapeurs d'un pot de chambre, rien, tu ne lui dis rien!

BERTILLE. – Oui. Oui, votre majesté, rien.

LOUIS XIV. – Eh bien ? Allez ! Que fais-tu là encore ? (*Bertille sort.*) Ah, nous allons voir ce que nous allons voir. Ah, non mais quel escroc ! À se demander si les Bourguignons ne l'auraient pas un peu soudoyé pour écouler leur vinaigrette calamiteuse. (*À propos de Bertille.*) Mais que fait-elle donc ? Elle a donc du plomb dans ses souliers. (*Contemplant M^{me} de Maintenon qui dort toujours.*) Ma chère chérie, vous verrez sous peu de quoi est capable un roi correctement hydraté de vin des sacres, ce grand trésor du palais, tout en délicatesse, tout en bouquet ! Rien de commun avec cet extrait de purin que ces traîtreux Bourguignons ont le front de nommer vin. Ah, Fagon, Fagon ! (*À propos de Bertille.*) Cette péronnelle aura confondu la cave et le grenier ! Mais que fait-elle ? Que fait-elle ? (*À M^{me} de Maintenon toujours aux pommes.*) Vous verrez, madame, vous verrez ! Que dis-je ? Vous êtes sur le point de voir ! (*Entre Bertille, un flacon à la main.*) Ah, te voilà ! Vite, vite, débouche ! C'est bien du Bouzy ? Ne mens point !

BERTILLE. – La cave est si grande, votre majesté, j'ai cru m'y perdre, mais c'est bien du Bouzy.

Bertille débouche le flacon.

LOUIS XIV. – Ah, ce parfum, ce parfum ! Vite, vite ! (*Bertille lui donne le flacon, qu'il embouche et dont il boit plusieurs gorgées voluptueuses.*) Ah, voilà, voilà ce que j'appelle une potion, une potion magique comme en savaient concocter nos ancêtres porteurs de braies et inventeurs du tonneau. Le sang bondit dans mes artères ! Mes entrailles se régénèrent ! Et la vigueur, la vigueur, la vigueur me revient ! Loués soient le ciel et la vigne bouzillonne !

Louis XIV boit encore. M^{me} de Maintenon se réveille.

M^{ME} DE MAINTENON. – Louis ? Quelle est cette agitation ? Que se passe-t-il ? (*Louis XIV déglutit le vin qu'il a en bouche et brandit le flacon.*) Qu'est-ce que c'est ?

LOUIS XIV. – Une potion que Fagon, le saint homme, m'a fait prestement délivrer pour me dénouer l'aiguillette.

M^{ME} DE MAINTENON. – Comment ?

LOUIS XIV. – Oui-da, ma chère. Goûtez.

M^{ME} DE MAINTENON. – Que je goûte ? Mais je n'ai point d'aiguillette à dénouer, votre altesse.

LOUIS XIV. – C'est un élixir à tout faire. Buvez !

M^{ME} DE MAINTENON. – Oui. (*Elle boit.*) Ah, mais quel nectar ! Fagon, dites-vous ? Bacchus en personne, plutôt, non ? Ce velours, ce bouquet... Ah ! Oui ! Oui, oui, le sang bat plus vite à mes tempes, une lourde chaleur alanguit tous mes membres... (*Elle boit encore.*) Un fourmillement d'étoiles me taraude les reins... Ah, Louis, Louis, Louis... (*Le flacon, vide Dieu merci, lui échappe des mains et roule sous le drap.*) Diantre, le flacon m'échappe ! (*Elle farfouille sous le drap.*) Ah, le voici...

LOUIS XIV, brandissant le flacon. – Non, le voilà.

M^{ME} DE MAINTENON, croyant tenir le flacon sous le drap. – Mais... Mais alors ?

LOUIS XIV. – Oui-da !

M^{ME} DE MAINTENON. – Fagon, Fagon, quel génie ! Je vous l'avais bien dit.

LOUIS XIV. – C'est cela.

M^{ME} DE MAINTENON. – Ah, Louis, Louis, Louis...

BERTILLE. – Vos majestés me permettent-elles de me retirer ?

LOUIS XIV. – C'est cela, retirez-vous, Bertille. Quant à moi, bien loin de me retirer...

M^{ME} DE MAINTENON. – Le rideau, Bertille, tirez le rideau.

Bertille tire le rideau et sort.

LOUIS XIV. – Tudieu ! Taïaut !

M^{ME} DE MAINTENON. – Ne jurez point, Louis, ne jurez point. Ah...

SÉRÉNADE MONGOLE

PERSONNAGES

ÉLÉONORE, *fille de Aignan Dupont-Patapon*

CORALIE, *domestique chez les Dupont-Patapon*

AGNAN DUPONT-PATAPON, *ministre de l'intérieur*

ATTILIO, *ténor léger*

ACTE I

SCÈNE 1

CORALIE. – Bon, voilà, mam'zelle, en vl'à encore un !

ÉLÉONORE. – Mettez-le là...

CORALIE. – Oh, regardez ! Il est bien joli, celui-là... Puis d'une belle couleur...

ÉLÉONORE. – Oui, oui...

CORALIE. – Ben, mademoiselle, vous les avez à peine regardés... Tant de bouquets pour une seule dame, il faut croire que vous avez fait grande impression à la soirée de l'ambassadeur...

ÉLÉONORE. – Tu vois, Coralie, je pense que c'est le fait d'être la fille du ministre de l'intérieur qui force leur respect... Aucun ne s'intéresse vraiment à moi...

CORALIE. – Ben, pour des messieurs qui s'intéressent pas, ils n'ont pas lésiné sur la dépense. Tenez : « À la rose des roses, Monsieur Dumarquis. »

ÉLÉONORE. – Un habitant de l'Aisne... Je ne ferai pas de mésalliance...

CORALIE. – Et celui-là... Monsieur d'Ubineau ! Elles sont belles, tout de même...

ÉLÉONORE. – C'est facile d'envoyer des fleurs quand on possède quatorze hectares. Il faut pourtant avoir aussi de la conversation.

CORALIE. – Quatorze hectares, ça rend beau... Et puis, tiens...

ÉLÉONORE. – Coralie, tu m'ennuies. Aucun de ces messieurs n'a d'intérêt... En revanche, j'ai discuté avec madame la duchesse de Ronponpon, une bien charmante femme d'ailleurs. C'est fort intéressant, c'est une parente du chanoine Godinot dont la famille a possédé de nombreuses terres ici, à Bouzy.

CORALIE. – Ben, vous allez pas épouser un chanoine, tout de même !

ÉLÉONORE. – Il n'y a pas que le mariage dans la vie !

CORALIE. – Pour une dame de votre âge et de votre naissance, j'vois pas d'autre activités... À part la broderie.

ÉLÉONORE. – Et la lecture. Et si tu t'y adonnais, tu saurais que le chanoine Godinot, dont la famille possède un magnifique vignoble, ici à Bouzy, contribua par son érudition à la découverte de la mousse de champagne. Le vin de Bouzy figure d'ailleurs sur le livre d'inventaire de Louis XIV à Versailles. Et qu'il en est mort en 1749.

CORALIE. – Ah ! Ah bon ? Et bien ?

ÉLÉONORE. – Et bien figure-toi qu'elle me racontait qu'elle se passionne pour la généalogie.

CORALIE. – La quoi ?

ÉLÉONORE. – La généalogie, la science qui a pour objet la recherche de filiation.

CORALIE. – Ah ? Ah bon...

ÉLÉONORE. – Oui, et nous serions parentes par un cousin au sixième degré.

CORALIE. – Ah, tout de même !

ÉLÉONORE. – Tu te rends compte ?

CORALIE. – Oui, sixième degré, ça fait, ça fait...

ÉLÉONORE. – Ça fait de moi une parente de l'abbé Godinot !

CORALIE. – Ah, ben dites donc... Bon, vous auriez pas pu l'épouser alors. Et c'est important parce que... ?

ÉLÉONORE. – Coralie !

CORALIE. – Madame ?

ÉLÉONORE. – Altavilloise par mon père, le sang de don Pérignon coule dans mes veines ! Et voici que, Bouzillonne par ma mère, celui de Godinot aussi !

CORALIE. – Au sixième degré...

ÉLÉONORE. – Qu'importe ! Cela fait de moi une espèce de... De...

CORALIE. – Champenoise ?

ÉLÉONORE. – Déesse du champagne !

CORALIE. – Ah ! Ah oui ! Ah bon... Ben, comment que je dois vous appeler, alors ? Votre altesse ?

ÉLÉONORE. – Allons cesse !

On sonne.

CORALIE. – Ça doit être encore des fleurs... Ca n'arrête pas depuis ce matin !

ÉLÉONORE. – Laisse ! Cela m'ennuie ! Ah mon dieu... Tout m'ennuie à périr... Je voudrais... Ah non...

CORALIE. – Oh, bien tout de même... Jamais vu des des iris d'une telle couleur ! C'est bien étrange tout de même !

ÉLÉONORE. – Ah ! C'est lui ! C'est lui !

CORALIE. – Qui lui ?

ÉLÉONORE. – Bouzy-Bouzy ?

CORALIE. – Bouzy-Bouzy ? Vous vous sentez bien, mam'zelle ?

ÉLÉONORE. – Ce sont des Bouzy-Bouzy !

CORALIE. – V'là que ça la reprend... Allons, c'est le pollen ! Je vais ouvrir la fenêtre.

ÉLÉONORE. – Non... Tu ne comprends pas... C'est lui, c'est... Attilio !

CORALIE. – Hein ?

ÉLÉONORE. – Attilio.

CORALIE. – Attilio ? Bouzy-Bouzy ? Ah mon dieu... Vous avez fait... Bouzy-Bouzy ?

ÉLÉONORE. – Oui, c'est cela... Comment ? Non, mais enfin ! Qu'est-ce que tu racontes ? Ah ! Tu as perdu la raison ? Pas du tout, enfin ! Ce sont ces fleurs... Des iris incroyablement rares... Obtenus par Anfosso, et appeler des Bouzy-Bouzy en hommage à notre cher village.

CORALIE. – Bouzy une fois, ça suffisait pas...

ÉLÉONORE. – Les mystères de la botanique...

CORALIE. – Oui, ben pas d'entourloupettes, mam'zelle... Il me semble avoir entendu un Attilio au milieu de tout ce Bouzy-Bouzy...

ÉLÉONORE. – Oui, Attilio... Un incroyable ténor italien venu chanter pour le bal de la duchesse... Nous avons fait connaissance hier... Une voix... Une âme... J'étais avec père et nous avons été présentés et là... La flèche de Cupidon nous a déchirés... C'est lui qui m'a parlé des Bouzy-Bouzy... Nous n'avons pu échanger que quelques mots...

CORALIE. – Cupidon ou pas, ça reste un piailleur d'opéra. Pas un monsieur pour vous, mademoiselle. Et Italien de surcroît ! Faut se méfier des Italiens, ce sont des beaux parleurs !

ÉLÉONORE. – Sans doute...

CORALIE. – Faut vous méfier de ces buveurs de Prosecco !

ÉLÉONORE. – Mais il chante !

CORALIE. – Il peut bien danser, regardez l'état où vous êtes !
C'est pas Dieu possible...

On sonne.

AIGNAN DURON-PATAPON, *en coulisses*. – Merci, Edgard !
(*Entrant.*) Eh bien, ma fille, tu as fait forte impression ! Que de fleurs ! Mon cœur de père se gonfle d'orgueil au spectacle de tous ces beaux partis à tes pieds !

ÉLÉONORE. – C'est surtout l'idée de tous ces beaux hectares sous vos pieds qui gonflent votre cœur...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Plaît-il ?

ÉLÉONORE. – Rien...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Ah ! Des Bouzy-Bouzy... Ha ha !
Un homme cultivé... Que dit-il ?

ÉLÉONORE, *devançant son père*. – Je ne l'ai pas encore lu !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Ah ! Et bien je vais te le lire alors...

ÉLÉONORE. – Non !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Pourquoi non ? De qui s'agit-il ?

ÉLÉONORE. – Je ne sais pas... Je...

CORALIE. – Mam'zelle le garde pour son quatre heures...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Pour son quatre heures ? Je ne saisis pas...

CORALIE. – Oh ! C'est une tradition de jeune fille. On en ouvre un toutes les heures... Pour faire durer le plaisir...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Oh, c'est charmant ! Et tellement de ton âge... Je ne te savais pas si romantique... Et bien qu'importe, je vais le lire et je ne te dirai rien, ainsi, tu auras toute ta surprise.

ÉLÉONORE. – Non !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Comment non ?

CORALIE. – Oui !

ÉLÉONORE. – Comment oui ?

CORALIE. – Ça porte malheur !

ÉLÉONORE. – Oui ! Voilà ! Ça porte malheur, tu as raison, ma chère Coralie !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Et superstitieuse ! Mais enfin qui êtes-vous ? Qu'avons-nous fait de ma fille !

CORALIE. – Ce sont tous ces bouquets...

ÉLÉONORE. – Oui, oui, voilà...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Eh bien, ne brisons pas le mystère de l'expéditeur de Bouzy-Bouzy... Allons, je te laisse, j'ai moi-même une grande affaire à conclure.

ÉLÉONORE. – Quoi donc ?

AIGNAN DURON-PATAPON. – Eh bien, en tant que membre bienfaiteur du cercle des buveurs de vin de Bouzy, je dois

ouvrir le congrès annuel. J'ai pensé à Attila! Cela fera une remarquable conférence pour nos érudits. Viendras-tu m'aider pour les recherches?

ÉLÉONORE. – C'eût été avec plaisir, mon cher papa, mais je dois répondre à tous ces messieurs, envoyer les invitations, préparer mes tenues pour le prochain bal et... Et... Euh... Prendre mon cours sur... Sur...

CORALIE. – La composition florale!

ÉLÉONORE. – Voilà!

AIGNAN DURON-PATAPON. – La composition florale... Que de belles activités pour une jeune fille. Ta mère serait si fière de toi...

ÉLÉONORE. – J'aime à le croire... (*Aignan Duron-Patapon sort.*) Mais davantage pour mes traductions de Sénèque que pour mes talents de fleuriste. Alors?

CORALIE. – Ah oui, c'est votre chérubino! Oh ça, par exemple!

ÉLÉONORE. – Quoi?

CORALIE. – Il vous donne un rendez-vous! Un rendez-vous secret! Le goujat! Le malappris!

ÉLÉONORE. – Un rendez-vous! Un rendez-vous secret! Je vais lui répondre! Ce soir, dans les caves! Personne ne nous verra!

CORALIE. – Un rendez-vous en cave! Avec un homme! Moi vivante, jamais!

ÉLÉONORE. – Allons, ma chère Coralie !

CORALIE. – Non, c'est non !

ÉLÉONORE. – S'il te plaît !

CORALIE. – Jamais !

ÉLÉONORE. – Je te donnerai ta journée...

CORALIE. – Ma semaine...

ÉLÉONORE. – Trois jours !

CORALIE. – Cinq...

ÉLÉONORE. – Quatre !

CORALIE. – Et le petit col brodé que vous ne mettez jamais ! Et les fleurs du quatorze hectares !

ÉLÉONORE. – Marché conclu !

CORALIE. – Mais je ne vous quitte pas d'une semelle ! Je l'aurai à l'œil ce buveur de Prosecco ! Et pas d'entourloupe ! Sortant. Un artiste ! Si c'est pas malheureux ! Un artiste !

NOIR

SCÈNE 2

Dans le vestibule.

ÉLÉONORE. – Allons, ne fais pas de bruit !

CORALIE. – Vous en faites pas !

ÉLÉONORE. – La voie est libre.

CORALIE. – Attention !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Ce cher Attila qui... Qui... Perpétra un carnage terrible et qui... Qui... Ah non, ça ne va pas !

CORALIE. – C'est votre papa !

ÉLÉONORE. – J'avais bien reconnu !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Non, je ne peux pas écrire ça... Il faudrait... Voyons : « Au VI^e siècle, le comte Attila — Seigneur de Pagus — donna à Saint-Basles les terres de Bouzy. Bien vite, la réputation du vin récolté sur ce coteau devait franchir la montagne de Reims. C'est ainsi que les meilleurs vins de Bouzy furent régulièrement servis à tous les banquets des sacres de rois de France à Reims. » Mais ça, mon petit Aignan, tout le monde le sait ! Ça, le moindre Bouzillon connaît cette histoire ! Non, ce qu'il me faut, c'est un scoop ! Un vrai ! Pour un peu, j'irais réveillé ma fille ! La pauvre enfant, si sensible avec ses histoires de mariage ! Comme c'est touchant !

ÉLÉONORE. – Eh bien, il n'est pas près de finir son discours... Pauvre papa.

CORALIE. – Oui, ben, c'est le rossignol ou la soirée lecture, mais vous pourrez pas faire les deux.

ÉLÉONORE. – Tu as raison...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Bien, allons, courage, je vais trouver. (*Sortant.*) Attila, sous la monture duquel l'herbe ne repoussait jamais...

ÉLÉONORE. – Allons, en route !

SCÈNE 3

Dans les caves.

CORALIE. – C'est que y'a des bons vins quand même !

ÉLÉONORE. – On n'est pas là pour boire.

CORALIE. – Non, mais quand même !

ÉLÉONORE. – Où est-il ?

CORALIE, *la singeant*. – « Où est-il ? »

ATTILIO. – Ah ! Cara mia !

ÉLÉONORE. – Le voilà ! Mais, mais... Vous êtes tout pâle !

ATTILIO. – Si, je suis tombé et je me suis couvert de craie. Mais qu'importe, vous êtes là !

Attilio va pour prendre Éléonore dans ses bras.

CORALIE. – Ben, moi aussi je suis là ! Alors, piano, Don Juan. On garde ses mimines par devers soi ou je te mets de la crème dans tes carbonaras !

ATTILIO. – Quelle horreur !

CORALIE. – Voilà, t'as compris ? Alors, un joli poème, une petite chansonnette et pour le bisou, c'est OK, mais par ici la monnaie. Plus et je t'en mets une qui te fera gueuler si fort que tu chanteras plus que de la bourrée polonaise, c'est clair, l'artiste ?

ATTILIO, *sortant une pièce*. – Très clair. (*Se rapprochant d'Éléonore*.) Ah cara mia, vous êtes venue !

ÉLÉONORE. – Oui !

ATTILIO. – Vous êtes là !

ÉLÉONORE. – En effet !

ATTILIO. – Si... Euh... Vous êtes vraiment là !

ÉLÉONORE. – Oui. Allons, Attilio chéri, parlez-moi d'amour...

ATTILIO. – D'amour ?

ÉLÉONORE. – Nous n'avons qu'une seule nuit, une seule, comme Roméo et Juliette se retrouvant au sépulcre ! Ah ! Parlez-moi d'amour !

ATTILIO. – Oui ! Oh oui, mon, mon... Éléonore !

ÉLÉONORE. – Oui...

ATTILIO. – Vous êtes belle !

ÉLÉONORE. – Comment ?

ATTILIO. – Vous êtes belle...

ÉLÉONORE. – Oui, j'avais entendu... Je vous demande comment je suis belle ?

ATTILIO. – Comment vous êtes belle ? Eh bien... euh... Comme une fleur !

ÉLÉONORE, *déçue*. – Oh ! Trouvez mieux !

ATTILIO. – Comme une Bouzy-Bouzy ! Ô, ma Bouzy-bonnette !

ÉLÉONORE. – C'est affreux !

ATTILIO. – Pardon, ce doit être la craie, j'ai dû en absorber en tombant, laissez-moi respirer. (*À Coralie.*) Je ne sais pas quoi dire...

CORALIE. – Ça ! Même le quatorze hectares ferait mieux...

ATTILIO. – Aidez-moi !

CORALIE. – C'est plus cher...

ATTILIO, *donnant une pièce*. – Un conseil...

CORALIE, *empochant la pièce*. – Essayez l'italien...

ATTILIO. – Mais oui ! Les femmes ne résistent pas à l'italien ! Ha, Eleonora, sei bella così, bella così bella, bella come un fiore, un fiore di Bouzy, un fiore di Bouzy-Bouzy.

ÉLÉONORE. – Se è per dirmi ancora la stessa cosa che in italiano, non ne vedo il motivo.

ATTILIO. – Tu m'as pas dit qu'elle parlait italien !

CORALIE. – Tu m'as pas demandé ! Mais bon, c'est vrai j'avais oublié. C'était un honnête conseil, ça aurait bien marché, mais sur une autre.

ATTILIO. – Trouve quelque chose, je suis en train de me ridiculiser !

CORALIE. – Mais parle-lui d'amour, c'est pourtant pas difficile !

ATTILIO. – Je suis chanteur moi, pas poète. C'est vrai ça, c'est pas parce que je suis italien que je sais parler d'amour !

CORALIE. – Ah, c'est ça !

ATTILIO. – Quoi ?

CORALIE. – Avec quoi tu l'as embobiné chez la Duchessa ?

ATTILIO. – Je sais pas, j'ai chanté... Du Verdi...

CORALIE. – Bon, ben, le Verdi, là, il a jamais rien écrit de romantique ?

ATTILIO. – Que tu es maligne ! Un prodige d'esprit ! (*Se retournant décidé vers Éléonore.*) Éléonore, à tout instant, ma pensée s'envole sur les ailes dorées pour se poser sur vos collines.

ÉLÉONORE. – Mes collines ?

ATTILIO. – Les collines de vos paupières ! Oh ! Vous ! Si belle et perdue !

ÉLÉONORE. – Perdues ? Mes paupières ?

ATTILIO. – Oui, car... Euh... Ah, mon Dieu ! Je dois me lamenter, car l'idée d'être privé de vous... Ah ! Un baiser pour avoir le courage de supporter mes souffrances !

ÉLÉONORE. – Ah, c'est mieux...

ATTILIO. – Oui, c'est l'amour, qui est enfant de bohème... Qui n'a jamais connu de loi... Ah, prends garde, mon pauvre Attilio, prends garde à toi !

ÉLÉONORE. – Encore !

ATTILIO. – Car si tu vas à Rio...

ÉLÉONORE. – Quoi ?

ATTILIO. – N'oublie pas de monter là-haut !

ÉLÉONORE. – Hein ?

ATTILIO. – Oui, du haut de la montagne, car je serais perdu sans vous... Et... Et... dans un petit village, caché sous les fleurs sauvages, sur le versant d'un coteau... J'attendrai... J'attendrai le jour et la nuit, j'attendrai tous les jours !

ÉLÉONORE. – Ah ? Ah oui ?

ATTILIO. – Si... En regardant la Méditerranée aux îles d'or ensoleillées...

ÉLÉONORE. – La Méditerranée à Rio ?

ATTILIO. – Si c'est une licence poétique pour que... On danse le plus beau tango du monde et m'invitaſti, et so vennuto... et bessame mutcho ! Tu a les yeux de velours, tchi que tchi que tchi aïe aïe aïe !

ÉLÉONORE, *en pâmoison*. – Aïe aïe aïe ! (*Attilio chante.*) Bessamé, bessamé mucho !

Ils s'embrassent.

AIGNAN DURON-PATAPON. – Quoi ! Comment ! Éléonore !
Mais qui est là ! Que fais-tu ici ! Qui êtes-vous ?

ATTILIO. – Sono Attilio !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Ah mon dieu ! Il est tout
blanc ! C'est un... C'est un... Un fan... Un fanfan ! Un fantôme !
Comment ? Coralie... Tu es là aussi... Comment a-t-il dit qu'il
s'appelait ?

ÉLÉONORE. – Attila !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Ah, mon Dieu ! Éléonore !
Attila ! Dans ma cave !

ÉLÉONORE. – Oui... Vous l'avez appelé à l'aide... Pour votre
conférence...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Il est venu me sauver ! Sauvez
ma conférence ! Parlez Monsieur ! Parlez !

ATTILIO. – Mi dispiace ! Questo è tutto un malinteso !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Que dit-il ? On dirait de l'ita-
lien ? Attila parle italien ?

ÉLÉONORE. – Non, papa, c'est du bas-mongol ! C'est très
ressemblant...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Du bas-mongol ?

ÉLÉONORE. – Oui, il dit... Il dit...

ATTILIO. – Non è quello che pensi...

ÉLÉONORE. – Il dit qu'il est venu t'aider...

AIGNAN DURON-PATAPON. – Tu parles bas-mongol ?

ÉLÉONORE. – Couramment.

AIGNAN DURON-PATAPON. – Venu m'aider ? Mais pourquoi dans la cave ?

ATTILIO. – Non è successo niente, lo giuro !

ÉLÉONORE. – Il ne peut pas apparaître ailleurs car c'est là qu'il a... Qu'il a... Enterré son trésor !

AIGNAN DURON-PATAPON. – Son trésor ? Là ? Dans ma cave ? Juste ciel ! Je tiens ma conférence !

ÉLÉONORE. – Allons, il va disparaître maintenant que sa mission est accomplie !

ATTILIO. – Scomparire ? Come ?

ÉLÉONORE. – Nell'ombra, scomparire nell'ombra...

ATTILIO. – Sì sì ecco qua, sto scomparendo

Attilio recule et sort.

AIGNAN DURON-PATAPON. – Vite, une pelle ! Une pelle ! Mon royaume pour une pelle ! Le trésor d'Attila, tout de même !

Aignan Duron-Patapon sort.

CORALIE. – Eh bien, dites donc ! On a eu chaud...

ÉLÉONORE. – Oui, en effet !

CORALIE. – Vous aurez eu une jolie soirée tout de même !

ÉLÉONORE. – Avec cet imbécile incapable d’aligner deux mots !
S’il se figure que je ne sais pas reconnaître du Verdi !

CORALIE. – Ah oui, eh bien, dis donc... Verdi, vraiment ! Ben alors, pourquoi vous vous êtes laissée embobiner ?

ÉLÉONORE. – Un bacio, volevo un bacio !

CORALIE, *qui n’a rien compris*. – Ah ? Bon, ben, c’est tout.

ÉLÉONORE. – Rentrons, Coralie, et tant pis pour les Italiens !
J’épouserai un Champenois ! Il y a d’ailleurs un bouquet de roses blanches...

CORALIE. – Des roses blanches ?

ÉLÉONORE. – Oui, et j’y ai vu une carte de Eugène de Nanteuil,
dont l’ancêtre, Milon de Nanteuil était seigneur de Bouzy !

CORALIE. – Oui, mais bon, ça lui fait combien d’hectares, celui-là ?

ÉLÉONORE. – Coralie !

DA4P

